

**NOS ENFANTS**  
Scènes de la Ville et des Champs  
par  
**Anatole France**

~~~~~

**FANCHON**

**I**

Fanchon s'en est allée de bon matin, comme le petit Chaperon rouge, chez sa mère-grand, qui demeure tout au bout du village. Mais Fanchon n'a pas, comme le petit Chaperon rouge, cueilli des noisettes dans le bois. Elle est allée tout droit son chemin et elle n'a pas rencontré le loup.

Elle a vu de loin, sur le seuil de pierre, sa mère-grand qui souriait de sa bouche édentée et qui ouvrait, pour recevoir sa petite-fille, ses bras secs et noueux comme des sarments. Fanchon se réjouit dans son coeur de passer une journée entière chez sa grand'maman. Et la grand'maman, qui, n'ayant plus ni soucis ni soins, vit comme un grillon à la chaleur du foyer, se réjouit aussi dans son coeur de voir la fille de son fils, image de sa jeunesse.

Elles ont beaucoup de choses à se dire, car l'une revient de ce voyage de la vie que l'autre va faire.

« Tu grandis tous les jours, dit la grand'mère à Fanchon, et moi, je me fais tous les jours plus petite ; et voici que je n'ai plus guère besoin de me baisser pour que mes lèvres touchent ton front. Qu'importe mon grand âge, puisque j'ai retrouvé les roses de ma jeunesse sur tes joues, ma Fanchon ! »

Mais Fanchon se fait expliquer pour la centième fois, avec un plaisir tout nouveau, les curiosités de la maisonnette : les fleurs de papier qui brillent sous un globe de verre, les images peintes où nos généraux en bel uniforme culbutent les ennemis, les tasses dorées dont quelques-unes ont perdu leur anse tandis que d'autres ont gardé la leur, et le fusil du grand-père, qui demeure suspendu, au-dessus de la cheminée, à la cheville où il l'attacha lui-même pour la dernière fois, il y a trente ans.

Mais le temps passe et voici l'heure de préparer le dîner de midi. La mère-grand ranime le feu de bois qui sommeille ; puis elle casse les oeufs

dans la tuile noire. Fanchon regarde avec intérêt l'omelette au lard qui se dore et chante à la flamme. Sa grand-maman sait mieux que personne faire des omelettes au lard et conter des histoires. Fanchon, assise sur la bancelle, le menton à la hauteur de la table, mange l'omelette qui fume et boit le cidre qui pétille. Cependant la grand'mère prend, par habitude, son repas debout à l'angle du foyer. Elle tient son couteau dans la main droite et elle a, de l'autre main, son fricot sur une croûte de pain. Quand elles ont fini de manger toutes deux :

« Grand'mère, dit Fanchon, conte-moi l'Oiseau bleu. »

Et la grand'mère dit à Fanchon comment, par la volonté d'une méchante fée, un beau prince fut changé en un oiseau couleur du temps, et la douleur que ressentit la princesse quand elle apprit ce changement et lorsqu'elle vit son ami voler tout sanglant vers la fenêtre de la tour où elle était renfermée.

Fanchon reste pensive.

« Grand'mère, dit-elle, est-ce qu'il y a longtemps que l'Oiseau bleu vola vers la tour où la princesse était renfermée ? »

La grand'mère répond qu'il y a beau jour de cela, et que c'était du temps que les bêtes parlaient.

« Tu étais jeune alors ? » dit Fanchon.

- Je n'étais pas encore née », dit la mère-grand.

Et Fanchon lui dit :

« Grand'mère, il y avait donc déjà des choses quand tu n'étais pas née ? »

Et lorsqu'elle a fini de parler, la mère-grand donne à Fanchon une pomme avec du pain et lui dit :

« Va, mignonne, va jouer et goûter dans le clos.  
»

Et Fanchon va dans le clos, où il y a des arbres, de l'herbe, des fleurs et des oiseaux..

**II**

Il y a dans le clos de la mère-grand de l'herbe, des fleurs et des oiseaux. Fanchon ne croit pas qu'il y ait au monde un plus joli clos. Déjà elle a

tiré son couteau de sa poche pour couper son pain, à la mode du village. Elle a d'abord croqué la pomme, ensuite elle a commencé de mordre au pain. Alors un petit oiseau est venu voltiger près d'elle. Puis il en est venu un second, et un troisième. Et dix, et vingt, et trente sont venus autour de Fanchon. Il y en avait des gris, il y en avait des rouges, il y en avait des jaunes et des verts, et des bleus. Et tous étaient jolis et ils chantaient tous. Fanchon ne savait point d'abord ce qu'il lui voulaient. Mais elle s'aperçut bientôt qu'ils voulaient du pain et que c'étaient des petits mendians. C'étaient en effet des mendians, mais c'étaient aussi des chanteurs. Fanchon avait trop bon coeur pour refuser du pain à qui le payait par des chansons.

Elle était une petite fille des champs et elle ne savait pas qu'autrefois, dans un pays où de blancs rochers se baignent dans la mer bleue, un vieillard aveugle gagnait son pain en chantant aux bergers des chansons que les savants admirent encore aujourd'hui. Mais son coeur écouta les petits oiseaux, et elle leur jeta des miettes qui ne tombèrent point à terre, car les oiseaux les saisissaient en l'air.

Fanchon vit que les oiseaux n'avaient pas tous le même caractère. Les uns, rangés en cercle à ses pieds, attendaient que les miettes leur tombassent sous le bec. C'étaient des philosophes. Elle en voyait au contraire qui voltigeaient avec beaucoup d'adresse autour d'elle. Elle s'avisa même d'un voleur qui venait effrontément picoter la tartine.

Elle émiettait le pain et elle jetait des miettes à tous. Mais tous n'en mangeaient point. Fanchon reconnut que les plus hardis et les plus adroits ne laissaient rien aux autres.

« Ce n'est point juste, leur dit-elle ; il faut que chacun mange à son tour. »

Elle ne fut point entendue. On n'est guère écouté quand on parle de justice. Elle essaya par tous les moyens de favoriser les faibles et d'encourager les timides ; mais elle n'y put réussir, et, quoi qu'elle fit, elle nourrit les gros aux dépens des maigres. Cela la fâchait : simple enfant comme elle était, elle ne savait pas que c'est l'usage.

Miette à miette, la tartine passa tout entière dans le bec des petits chanteurs. Et Fanchon rentra contente dans la maison de sa grand'mère.

### III

Quand le soir fut venu, la grand'maman prit le panier dans lequel Fanchon lui avait apporté de la galette, le remplit de pommes et de raisins, en passa l'anse dans le bras de l'enfant et dit à Fanchon :

« Fanchon, rentre tout droit à la maison, sans t'amuser à jouer avec les polissons du village. Sois toujours une bonne fille. Adieu. »

Puis elle l'embrassa. Mais Fanchon restait pensive sur le seuil.

« Grand'mère ? dit-elle.

- Que veux-tu, ma petite Fanchon ?

- Je voudrais bien savoir, dit Fanchon, s'il y a de beaux princes parmi les oiseaux qui ont mangé mon pain.

- Maintenant qu'il n'y a plus de fées, répondit la grand'mère, les oiseaux sont tous des bêtes.

- Adieu, grand'mère.

- Adieu, Fanchon. »

Et Fanchon s'en alla, par les prés, vers sa maison, dont elle voyait la cheminée fumer au loin dans le ciel rougi par le soleil couchant.

En chemin, elle rencontra Antoine, le petit du jardinier. Il lui dit :

« Viens-tu jouer avec moi ? »

Elle répondit :

« Je n'irai pas jouer avec toi, parce que ma grand'mère me l'a défendu. Mais je vais te donner une pomme, parce que je t'aime bien. »

Antoine prit la pomme et embrassa Fanchon.

Ils s'aimaient tous deux. Il disait : « C'est ma petite femme. » Et elle disait : « C'est mon petit mari. »

Comme elle continuait son chemin d'un pas régulier, et avec le maintien d'une personne sage, elle entendit derrière elle de jolis cris d'oiseaux et, tournant la tête, elle reconnut les petits mendians qu'elle avait nourris quand ils avaient faim. Ils la suivaient.

« Bonsoir, amis, leur cria-t-elle, bonsoir ! Voici l'heure de se coucher, bonsoir ! »

Et les chanteurs ailés lui répondirent par les cris qui veulent dire : « Dieu vous garde ! » dans la langue des oiseaux.

C'est ainsi que Fanchon rentra chez sa maman, accompagnée d'une musique aérienne.

#### IV

Fanchon s'est couchée sans chandelle dans son petit lit, dont un menuisier du village a façonné autrefois le bateau de noyer et les balustres légers. Il y a longtemps que le bonhomme repose à l'ombre de l'église, sous une croix noire, dans un lit recouvert d'herbe ; car la couchette de Fanchon a servi à son grand-père quand il était petit enfant, et la fillette dort maintenant où dormit l'aïeul. Elle dort ; un rideau de coton à fleurettes roses abrite son sommeil ; elle dort, elle rêve : elle voit l'Oiseau bleu qui vole au château de ses amours ; il lui semble aussi beau qu'une étoile, mais elle n'attend point qu'il vienne se poser sur son épaule. Elle sait qu'elle n'est point princesse et qu'elle ne sera pas visitée par un prince changé en oiseau couleur du temps. Cependant elle se dit que tous les oiseaux ne sont pas des princes ; que les oiseaux de son village sont des villageois et qu'il pourrait bien se trouver parmi eux un petit gars de la campagne, changé en moineau par une méchante fée, et portant dans son cœur, sous sa plume grise, l'amour de la petite Fanchon. Celui-là, si elle le reconnaissait, elle lui donnerait non pas seulement des miettes de pain, mais encore de la galette et des baisers. Elle voudrait le voir, elle le voit ; il vient se poser sur son épaule : c'est un pierrot, un simple pierrot. Il n'a rien de rare, mais il est alerte et vif. A vrai dire, il a l'air un peu débraillé : il lui manque une plume à la queue ; il l'a perdue à la bataille, à moins qu'il n'ait eu affaire à quelque méchante fée du village. Fanchon le soupçonne d'avoir une mauvaise tête. Mais elle est fille, il ne lui déplaît pas que son pierrot ait mauvaise tête, pourvu qu'il ait bon cœur. Elle le caresse et lui donne de jolis noms. Tout à coup il grandit, il s'allonge ; ses ailes se changent en deux bras ; il devient un garçon et Fanchon reconnaît Antoine, le petit du jardinier, qui lui dit : « Veux-tu nous en venir jouer ensemble, dis ? »

Elle frappe des mains, elle est joyeuse, elle va... Mais tout à coup elle se réveille, elle se frotte les yeux. Plus de moineau, plus d'Antoine ! Elle se voit seule dans sa petite chambre. L'aube, qui traverse les petits rideaux à fleurs, répand

sur la couchette du lit son innocente lumière. Elle entend les oiseaux qui chantent dans le jardin. Elle saute du lit tout en chemise ; elle ouvre la fenêtre et reconnaît, dans le jardin fleuri de roses, de géraniums et de liserons, ses petits mendiants, ses petits musiciens de la veille, qui, rangés sur la barrière du courtil, lui donnent l'aubade pour prix d'une miette de pain.

Source Bibliothèque de Lisieux.

<http://www.bmlisieux.com/archives/noenfans.htm>

## FANCHON

I

FANCHON went early one morning, like Little Red Riding-Hood, to see her grandmother, who lives right at the other end of the village. But Fanchon did not stop like little Red Riding-Hood, to gather nuts in the wood. She went straight on her way and she did not meet the wolf. From a long way off she saw her grandmother sitting on the stone step at her cottage door, a smile on her toothless mouth and her arms, as dry and knotty as an old vine-stock, open to welcome her little granddaughter. It rejoices Fanchon's heart to spend a whole day with her grandmother; and her grandmother, whose trials and troubles are all over and who lives as happy as a cricket in the warm chimney-corner, is rejoiced too to see her son's little girl, the picture of her own childhood.

They have many things to tell each other, for one of them is coming back from the journey of life which the other is setting out on.

"You grow a bigger girl every day," says the old grandmother to Fanchon, "and every day I get smaller; I scarcely need now to stoop at all to touch your forehead. What matters my great age when I can see the roses of my girlhood blooming again in your cheeks, my pretty Fanchon?"

But Fanchon asked to be told again--for the hundredth time--all about the glittering paper flowers under the glass shade, the coloured pictures where our Generals in brilliant uniforms are overthrowing their enemies, the gilt cups, some of which have lost their handles, while others have kept theirs, and grandfather's gun that hangs above the chimney-piece from the nail where he put it up himself for the last time, thirty years ago.

But time flies, and the hour is come to get ready the midday dinner. Fanchon's grandmother stirs up the drowsy fire; then she breaks the eggs on the black earthenware platter. Fanchon is deeply interested in the bacon omelette as she

watches it browning and sputtering over the fire. There is no one in the world like her grandmother for making omelettes and telling pretty stories. Fanchon sits on the settle, her chin on a level with the table, to eat the steaming omelette and drink the sparkling cider. But her grandmother eats her dinner, from force of habit, standing at the fireside. She holds her knife in her right hand, and in the other a crust of bread with her toothsome morsel on it. When both have done eating:

"Grandmother," says Fanchon, "tell me the 'Blue Bird.'"

And her grandmother tells Fanchon how, by the spite of a bad fairy, a beautiful Prince was changed into a sky-blue bird, and of the grief the Princess felt when she heard of the transformation and saw her love fly all bleeding to the window of the Tower where she was shut up.

Fanchon thinks and thinks.

"Grandmother," she says at last, "is it a great while ago the Blue Bird flew to the Tower where the Princess was shut up?"

Her grandmother tells her it was many a long day since, in the times when the animals used to talk.

"You were young then?" asks Fanchon.

"I was not yet born," the old woman tells her.

And Fanchon says:

"So, grandmother, there were things in the world even before you were born?"

And when their talk is done, her grandmother gives Fanchon an apple with a hunch of bread and bids her:

"Run away, little one; go and play and eat your apple in the garden."

And Fanchon goes into the garden, where there are trees and grass and flowers and birds.

II

HER grandmother's garden was full of grass and flowers and trees, and Fanchon thought it was the prettiest garden in all the world. By this time she had pulled out her pocket-knife to cut her bread with, as they do in the village. First she munched her apple, then she began upon her bread. Presently a little bird came fluttering past her. Then a second came, and a third. Soon ten, twenty, thirty were crowding round Fanchon. There were grey birds, and red, there were yellow birds, and green, and blue. And all were pretty and they all sang. At first Fanchon could not think what they wanted. But she soon saw they were asking for bread and that they were little beggars. Yes, they were beggars, but they were singers as well. Fanchon was too kind-hearted to refuse bread to any one who paid for it with songs.

She was a little country girl, and she did not know that once long ago, in a country where white cliffs of marble are washed by the blue sea, a blind old man earned his daily bread by singing the shepherds' songs which the learned still admire to-day. But her heart laughed to hear the little birds, and she tossed them crumbs that never reached the ground, for the birds always caught them in the air.

Fanchon saw that the birds were not all the same in character. Some would stand in a ring round her feet waiting for the crumbs to fall into their beaks. These were philosophers. Others again she could see circling nimbly on the wing all about her. She even noticed one little thief that darted in and pecked shamelessly at her own slice.

She broke the bread and threw crumbs to them all; but all could not get some to eat. Fanchon found that the boldest and cleverest left nothing for the others.

"That is not fair," she told them; "each of you ought to take his proper turn."

But they never heeded; nobody ever does, when you talk of fairness and justice. She tried every way to favour the weak

and hearten the timid; but she could make nothing of it, and do what she would, she fed the big fat birds at the expense of the thin ones. This made her sorry; she was such a simple child she did not know it is the way of the world.

Crumb by crumb, the bread all went down the little singers' throats. And Fanchon went back very happy to her grandmother's house.

III

WHEN night fell, her grandmother took the basket in which Fanchon had brought her a cake, filled it with apples and grapes, hung it on the child's arm, and said: "Now, Fanchon, go straight back home, without stopping to play with the village ragamuffins. Be a good girl always. Goodbye."

Then she kissed her. But Fanchon stood thinking at the door.

"Grandmother?" she said. "What is it, little Fanchon?" "I should like to know," said Fanchon, "if there are any beautiful Princes among the birds that ate up my bread."

"Now that there are no more fairies," her grandmother told her, "the birds are all birds and nothing else."

"Good-bye, grandmother."

"Good-bye, Fanchon."

And Fanchon set off across the meadows for her home, the chimneys of which she could see smoking a long way off against the red sky of sunset.

On the road she met Antoine, the gardener's little boy. He asked her:

"Will you come and play with me, Fanchon?"

But she answered:

"I won't stop to play with you, because my grandmother told me not to. But I will give you an apple, because I love you very much."

Antoine took the apple and kissed the little girl.

They loved each other fondly.

He called her his little wife, and she called him her little husband.

As she went on her way, stepping soberly along like a staid, grown-up person, she heard behind her a merry twittering of birds, and turning round to look, she saw they were the same little pensioners she had fed when they were hungry. They came flying after her.

"Good night, little friends," she called to them, "good night! It's bedtime now, so good night!"

And the winged songsters answered her with little cries that mean "God keep you!" in bird language.

So Fanchon came back to her mother's to the sound of sweet music in the air.

#### IV

FANCHON lay down in the dark in her little bed, which a carpenter in the village had made long ago of walnut-wood and carved a light railing alongside. The good old man had been resting years and years now under the shadow of the church, in a grass-grown bed; for Fanchon's cot had been her grandfather's when he was a little lad, and he had slept where she sleeps now. A curtain of pink-sprigged cotton protects her slumbers; she sleeps, and in her dreams she sees the Blue Bird flying to his sweetheart's Castle. She thinks he is as beautiful as a star, but she never expects him to come and light on her shoulder. She knows she is not a Princess, and no Prince changed into a blue bird

will come to visit her. She tells herself that all birds are not Princes; that the birds of her village are villagers, and that there might be one perhaps found amongst them, a little country lad changed into a sparrow by a bad fairy and wearing in his heart under his brown feathers the love of little Fanchon. Yes, if he came and she knew him, she would give him not bread crumbs only, but cake and kisses. She would so like to see him, and lo! she sees him; he comes and perches on her shoulder. He is a jack-sparrow, only a common sparrow. He has nothing rich or rare about him, but he looks alert and lively. To tell the truth, he is a little torn and tattered; he lacks a feather in his tail; he has lost it in battle--unless it was through some bad fairy of the village. Fanchon has her suspicions he is a naughty bird. But she is a girl, and she does not mind her jack-sparrow being a trifle headstrong, if only he has a kind heart. She pets him and calls him pretty names. Suddenly he begins to grow bigger; his body gets longer; his wings turn into two arms; he is a boy, and Fanchon knows who he is--Antoine, the gardener's little lad, who asks her:

"Shall we go and play together, shall we, Fanchon?"

She claps her hands for joy, and away she goes.... But suddenly she wakes and rubs her eyes. Her sparrow is gone, and so is Antoine! She is all alone in her little room. The dawn, peeping in between the flowered curtains, throws a white, innocent light over her cot. She can hear the birds singing in the garden. She jumps out of bed in her little nightgown and opens the window; she looks out into the garden, which is gay with flowers--roses, geraniums, and convolvulus--and spies her little pensioners, her little musicians, of yesterday. There they all sit in a row on the garden-fence, singing her a morning hymn to pay her for their crumbs of bread.

Source Université de Liverpool.

<http://www.online-literature.com/anatole-france/child-life/1/>